

Rein ne brûlè

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 14

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201016>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

première armée moscovite sur ce sol dont les Alpes sont les accidents. L'habitant de l'Helvétie contemplait avec surprise l'air martial de ces robustes fantassins, agiles sous un lourd équipement minutieusement imité des vieux Prussiens de Frédéric; l'extérieur farouche de ces cavaliers nomades venant des rives du Don et des gorges du Caucase; le pas accéléré de ces épais bataillons, marchant tour à tour au lugubre roulement de grosses caisses de tambour détendues et à la cadence de chants argentins, dont les strophes retentissaient par peloton de la tête à la queue des colonnes; ces Cosaques à la laideur étrangère, vêtus d'un large pantalon, d'une sale et courte tunique, brune, rouge ou bleue, coiffés d'un bonnet de pelisse, une longue et forte lance et un petit fouet à la main, un sabre, parfois un ou deux pistolets à la ceinture, un fusil à fourchette en bandoulière, accroupis sur un cheval de chétive apparence, mais d'une force et d'une vitesse incroyables, pour bride un licou, souvent un ou deux chevaux en liberté à la suite du leur. On les voyait, épars dans cette contrée, l'explorer en peu de jours avec la sagacité exercée dans leurs steppes, retrouver leur chemin à travers tous les détours, sans s'égayer dans les forêts, lire sur la poussière ou le terrain un peu mou le nombre et la direction des gens ou des troupeaux, s'orienter à merveille, de jour par le soleil, de nuit par les étoiles. On regardait avec étonnement la multitude de ces petites charrettes à deux roues, trainées par quatre chevaux de front et conduites par des demi-sauvages qui, n'observant aucun ordre, encombraient les routes; ces berlines destinées au transport des malades, belles à l'œil, en réalité coffres grossiers et mal suspendus qui augmentaient les souffrances des blessés.

Au point de vue militaire, l'infanterie russe, peu propre à une guerre savante, l'était éminemment à débusquer les ennemis par son audace et sa vélocité dans l'attaque, par sa fermeté, qu'aucun obstacle n'ébranlait, par la vigueur physique et par le fanatisme qui soutenait sa bravoure. La cavalerie, haut montée, pesamment harnachée; habituée à se mouvoir dans un terrain sans accidents, dénuée d'instruction et de souplesse, manquait, pour une guerre de montagne, des qualités indispensables; les Cosaques seuls en possédaient quelques-unes. L'encombrement d'un charroi calculé pour la guerre dans les vastes plaines sans ressources de la Turquie, formait le principal défaut de l'armée moscovite.

Nos bons vieux troupiers.

Un lieutenant à un soldat.
— Dites-moi, Mermoud, qui est le commandant de la compagnie?
— Le cap'taine.
— Vous êtes sûr?
— Oui, lieutenant.
— Bien sûr?
— Mais oui, pardi, excepté sur les bateaux. Alo, là, c'est tout le contraire; c'est la compagnie qui commande le cap'taine.

A Bière.
— Avancez, Champendal.
— Voilà, mon cap'taine.
— Qui est-ce qui soigne les canonniers, quand ils sont malades?
— Les canonniers?... Cap'taine, c'est le médecin.
— Et les soldats du train?
— Les soldats du train?...
— Oui, les « tringlos »?
— Ah!... les tringlos?... les tringlos? Eh bien, c'est le vétérinaire.

Pernette. — M. Edouard Rod vient de faire paraître la onzième de ses nouvelles vaudoises. Elle

est intitulée : « Pernette ». Comme « Luisita », elle a pour sujet un drame de village; mais elle est moins cruelle, et s'achève dans l'attendrissement d'une réconciliation. « Pernette », injustement soupçonnée, regagne la confiance de son mari. Ici encore, le caractère du vieux paysan est le mieux fouillé, le plus complet, le plus vraiment vaudois; on croit le voir, l'entendre, on reconnaît ses gestes et ses intonations. Les femmes sont plus simplifiées; l'une d'elles même l'est au point qu'elle n'apparaît plus vivante; c'est la machine à méditations nécessaire à la marche de l'action. — L'auteur a emprunté les expressions et les mots du terroir, il ne les emploie jamais à faux, et la langue de ses personnages est d'un réalisme presque sans défaut.

A. F.

L'est daô bon côté.

Vo sèdè que dein lè z'égglise dè veladzo lè fennès sè mettand d'on côté et lè z'hommo dè l'autro. Adon paraît que l'autra demeinndz, à cein que m'a conta lo sonneu, l'ài a cauquon que s'est met à dèvezà tandi que lo menistrè predzivè, que cein lài a copà lo subliet et que s'est arretà franc. Dèvant dè reinmodà, l'a vouàiti lè dzeins à lo bianc d'ài ge, coumeint po lào fèrè vergogne, et coumeint guegnivè d'ài côté d'ài fennès, la Luise, onna granta tabousse que sè pensè que lo menistrè crài que l'es lhi qu'a mena lo mor, se làivè et lài fà:

— N'est pas dè sti côté qu'on dèvezè, monsu lo menistrè.

— Tant mi, cein botséra pe vito.

Quand on n'est pas polyglotte.

On raconte que, tout récemment, un jeune Allemand devant se rendre à Eclépens, près d'Yverdon, prit son billet de chemin de fer à Bâle. Au lieu de prononcer *Eclépan*, il dit *Eclépîn*. Alors on lui donna un billet pour Aix-les-Bains. Arrivé près de Meyrin, dans le canton de Genève, d'aimables gens de la localité, qui se trouvaient dans le même train, firent descendre à la dite gare le voyageur fourvoyé et l'adressèrent à un douanier qui savait l'allemand. Le jeune homme put ainsi faire revenir ses bagages qui filaient toujours sur Aix-les-Bains.

Cette aventure nous en rappelle une toute semblable, qui arriva il y a bien longtemps à une Anglaise en séjour à Nyon. Désireuse de visiter le château de Chillon, cette dame monte dans une voiture en lançant au cocher ces mots : « Condioussez-moà aô tchataô dè Tchailleun ! »

Ignorant la prononciation anglaise, l'automédon comprit « château d'Echallens » et mena milady sur les bords du Talent.

Rein ne brûlé.

— Eh bin, Sami, ton valottet est don à Lozenna po passa s'n'écoula?

— Et oi, Abram.

— L'est conteint?

— Oi; mal ài sont tenus pi trào rudo. Se l'ont lo malheu d'arrevà trào tard po l'appet, crac! sont su d'allà ao cliou.

— L'è dza bin oiu derè. Dè noutron teimps, on n'étai pas dinsè boriaudà, et portant cein n'allavè pas pllie mau. Noutron vilho comi, quand n'avià lè dozè exercices dè la demeinze, ne fasà pas tant sa Sophie s'on n'étai pas quie à lo picolon, kà, quand lo tambou lài demandive se faillai rappela, lo comi lài fasai: « Tè faut atteinde onco on momeint, François, ne sont pas onco ti quie ».

Pensées.

Il n'y a point de bonheur pour celui qui opprime et persécute.

Heureux, l'homme innocent de toute fraude, qui n'a point à se reprocher la misère de ses semblables, qui jamais ne les a humiliés par une parole dure ou par un regard hautain.

PESTALOZZI.

Ne faut pas trào taboussi.

Po que tot allé bein et vivré beniráo, ne suffi pas d'avai fenameint dè cliiau vesins remaufus que sont adè à bordena après lè z'autrès dzeins.

Matou étai dincé; l'avai on tò 'orgouet dè l'émemo que seimbliaivè que lo sèlao ne sé lè-vavé qué por li, kà l'avai onna bliaga dè la notze. Tot lo mondo passavé per sa leinga que fasai atant de bri qué totés lè senaillès d'ài payi.

Sé veintavé dè verré corrè le dzenelhès ein Savoi d'ài su Montbénon; on dzo que lo teimps étai bein cliia, l'affirmavé avai vu, du lo signa de Soibelin, on tavan que pequavé 'na vatse su la rêta, ein delé de Velà-Bozon, tot pré dè Mourtzi.

Dein son dzouvenio teimps, l'étai zu gan-gana tant qué pè Turin, po avai l'occasion de sé gonclia de tzatagnès et de vin d'Asti, kà à la trabilia, c'étai n'artiste, mà, à l'ovradzo, on rudo taguonet. Assebin nion nel'amavé à causa dè sa dzapa dè leinga d'ài carcèrou qu'avai adè quoquon à dègrussi, mémameint contré son vesin, Dzebelion, qu'étai pardjon on cràno cò, mà que ne fallai pas allà cresenà aobein g'ài la dèrepenaye.

On dzo que cè pèclliu dè Matou avai lo coai que lei dèmedzivè, l'ài tant fè por einmourdzi Dzebelion, que stuce lei einmandza, su lo porta-pipa, la plia rude morniclia qu'aussé èt administraiè du lo Sonderbon, kà Matou a dzefa, tot écouessi, tant qué de l'autro côté dè la tzerraire, s'eimbroula, lè quatro fè ein l'ài, dein la pacotta yo boellavé: « Hè! se vo plié mé pouro z'amis, veni vito verré se ne su pas tià ».

H.

L'homme et la bête.

Nous empruntons à l'*Ami des animaux*, organe officiel des Sociétés protectrices des animaux de la Suisse romande, les détails suivants sur l'instinct chez les bêtes, et quelques renseignements sur la brutalité de l'homme à l'égard de certains animaux.

Au point de vue purement physique la plupart des animaux sont mieux partagés que l'homme. Ils ont la vue plus perçante, l'ouïe plus fine, le flair et l'odorat plus subtils. Ils sont prompts et agiles. Quand ils veulent prendre un élan ou faire des bonds, ils atteignent leur but plus sûrement que le plus adroit tireur. Tandis que l'homme vient au monde aussi nu d'esprit que de corps et a besoin de plusieurs années pour son éducation, l'animal dès sa naissance est en état de pourvoir à ses besoins et pratique plusieurs arts ou métiers sans les avoir jamais appris. A défaut de la raison, les bêtes sont douées d'un sens pratique extrêmement juste pour tout ce qui concerne leur existence matérielle. Incapables de raisonner, elles ne déraisonnent jamais. Dépourvues de toute notion du bien et du mal, elles sont étrangères au vice comme à la vertu. Formées à la grande école de la Nature, elles suivent docilement toutes les inspirations.

Pour désigner les aptitudes, les merveilleuses facultés des animaux, on a inventé un mot spécial, l'*instinct*.

L'instinct peut se définir: une force innée qui pousse les animaux et parfois aussi l'homme à accomplir en dehors de toute préméditation ou imitation certains actes utiles à la conservation de l'individu ou de l'espèce.

L'instinct des animaux se manifeste surtout par le sens d'orientation, par la télépathie, enfin par une sorte de divination qui leur donne le pressentiment des choses futures.

1° Le sens d'orientation est mentionné dans la Bible: Le milan dans le ciel connaît quand son temps